



J'aperçois sa tête monstrueuse. (Page 213.)

tine, et priez le Seigneur qu'il éloigne de vos rêves la figure de ce vilain M. de Maillefort!

— En effet, mademoiselle, je ne sais pourquoi... il me fait presque peur...

— Ce sentiment est bien naturel..., répondit doucement la dévote, et plus opportun que vous ne le pensez... car si vous saviez...

Et, comme Hélène se taisait, la jeune fille reprit :

— Vous n'achevez pas... mademoiselle?

— C'est qu'il est des choses... pénibles à dire contre le prochain... quoique méritées... ajouta la dévote d'un air béat. Ce M. de Maillefort...

— Eh bien, mademoiselle?

— Je crains de vous attrister, ma chère Ernestine.

— Je vous en prie... parlez, mademoiselle.

— Ce méchant marquis, puisqu'il faut vous le dire, a été l'un des ennemis les plus acharnés de votre pauvre chère mère.

— De ma mère?... s'écria douloureusement mademoiselle de Beaumesnil.

Puis elle ajouta avec une touchante naïveté :

— L'on vous a trompée, mademoiselle... ma mère ne pouvait pas avoir d'ennemis.

(La suite au prochain numéro.)

## LA CHASSE AU LION

PAR

JULES GÉRARD

— LE TUEUR DE LIONS —

(Suite.)

Depuis l'époque où se passe le précédent récit jusqu'au 13 août de l'année suivante, sans compter ses autres méfaits, un habitant de la Mahouna, du nom de Lakdar, avait perdu, par le fait de ce lion, quarante-cinq

moutons, une jument et vingt-neuf bœufs.

A sa prière, je me rendis chez lui le 13 août au soir; je passai quelques nuits à battre les environs sans rencontrer l'animal. Le 26 au soir, Lakdar me dit :

— Le taureau noir manque au troupeau, donc le lion est revenu. Demain matin j'irai chercher ses restes, et, si je les trouve, malheur à lui!

Le lendemain, à peine le soleil était-il levé, que Lakdar était de retour.

En me réveillant, je le trouvai accroupi près de moi, immobile. Son visage était rayonnant, ses burnous remplis de rosée; ses chiens, couchés à ses pieds, étaient couverts de boue, car la nuit avait été orageuse.

— Bonjour, frère, me dit-il, je l'ai trouvé, viens.

Sans lui faire aucune question, je pris mon fusil et le suivis.

Après avoir traversé un grand bois d'oliviers sauvages, nous descendîmes dans un ravin où des rochers entassés et des broussailles très-épaisses rendaient la marche fort difficile.

Arrivés au plus fort du fourré, nous nous trouvâmes en face du taureau.

Les cuisses et le poitrail avaient été dévorés, le reste était intact, et le lion avait retourné le taureau de façon que les parties mangées se trouvaient dessous. Je dis à Lakdar :

— Apporte-moi une galette et de l'eau tout de suite, et que personne ne vienne ici avant demain.

Lorsqu'il m'eût apporté mon diner, je m'installai au pied d'un olivier sauvage, à trois pas du taureau.

Je coupai quelques branches pour me couvrir par derrière et j'attendis.

J'attendis bien longtemps.

Vers les huit heures du soir, les faibles rayons de la nouvelle lune qui se couchait à l'horizon éclairaient à peine le coin de terre où je me trouvais.

Appuyé contre le tronc de l'arbre et ne

pouvant distinguer que les objets qui se trouvaient près de moi, j'écoutais seulement.

Une branche craque au loin, je me lève et prends une position offensive commode : le coude appuyé sur le genou gauche, le fusil à l'épaule et le doigt sur la détente, j'attends un instant sans plus rien entendre.

Enfin un rugissement sourd part à trente pas de moi, puis se rapproche; au rugissement succède une espèce de roulement guttural, qui est chez le lion le signe de la faim.

Aussitôt l'animal se tait, et je ne l'aperçois que lorsque sa tête monstrueuse est sur les épaules du taureau.

Il commence à le lécher en me regardant, lorsqu'un lingot en fer le frappe à un pouce de l'œil gauche.

Il rugit, se lève sur ses pieds de derrière et reçoit un second lingot qui l'abat sur place. Atteint par ce second coup en pleine poitrine il était étendu sur le dos et agitait ses énormes pattes.

Après avoir rechargé, je l'approche. et, le croyant presque mort, je lui envoie un coup de poignard au cœur; mais, par un mouvement involontaire, il pare le coup, et la lame se brise sur son avant-bras.

Je saute en arrière, et, comme il relevait son énorme tête, je le frappe de deux autres coups de feu qui l'achèvent.

Ainsi finit le seigneur à la grosse tête.

Et maintenant revenons à la panthère.

J'ai dit au commencement de ce chapitre que cet animal vivait du produit de sa chasse; cependant quelquefois il tua un mouton ou un veau qui se sont aventurés sur la lisière du bois où il était en embuscade.

Les Ouled-Yagoub et les Beni-Oujenah de l'Aurès m'ont raconté que la panthère avait l'habitude, lorsqu'elle avait tué un mouton dans le voisinage d'une futaie, de porter ses restes sur l'arbre le plus touffu et le plus élevé, et de les placer entre deux branches pour les préserver des hyènes, des chacals et autres carnassiers.